

nable M. Beaubien), on a accusé le premier ministre "d'avoir le don d'éluder une question et d'avoir une ligne de conduite imbue de lâcheté quant à ce qui regarde la solution des problèmes inhérents à la guerre."

Cette façon de décrire un grand homme d'Etat contraste de façon frappante avec l'opinion qu'a exprimée le très honorable M. Churchill, celui que j'appellerai (qu'on me pardonne cette assertion) le plus éminent conservateur du monde entier. Permettez-moi de vous faire part de quelques-uns des sentiments que M. Churchill a exprimés à l'égard du premier ministre du Canada. Parlant du premier ministre canadien, voici ce que M. Churchill disait, en 1943, en s'adressant directement à lui :

Aux jours les plus sombres, le Canada, sous votre égide, demeura confiant et loyal. L'horizon est maintenant plus clair et, le jour de la victoire, vous pourrez considérer avec une fierté légitime une œuvre que personne n'a pu surpasser.

Cette année, M. Churchill a parlé de M. Mackenzie King comme l'homme qui a su faire du Canada une nation unie au cours de la guerre. S'adressant de nouveau à lui, il a dit :

Jamais, peut-être, le monde n'a tenu le Canada en plus haute estime qu'au cours de ces cinq années de guerre acharnée durant laquelle, sous votre direction inspirée comme premier ministre, le Canada a joué un rôle si splendide dans la défaite maintenant imminente des puissances du mal.

Je ne me plains pas du caractère politique des discours prononcés ici comme dans l'autre Chambre. En vérité, quand on songe à la tournure qu'a prise la question dans le pays, il est difficile de voir comment on aurait pu débattre cette question sans faire allusion à la ligne de conduite et aux programmes des partis. Ce qui m'inquiète c'est que, dans certains milieux, on est enclin à critiquer non pas la ligne de conduite à prendre mais un homme ou, devrais-je plutôt dire, deux hommes qui sont membres du Gouvernement chargé d'appliquer cette ligne de conduite, ainsi que le parti libéral auquel ils appartiennent.

Le décret du conseil en question n'est pas sorti du cerveau d'un seul homme ou de deux hommes. Il a pour auteur le Gouverneur du Canada en son conseil et il énonce une ligne de conduite représentant l'opinion d'hommes expérimentés et qui touche une question sur laquelle nous savons qu'au début, du moins, ils avaient des vues fort divergentes.

L'autre jour, en cette enceinte, l'honorable et très respecté chef de l'opposition (l'honorable M. Ballantyne) a parlé de l'animosité qu'a fait naître la question en jeu. A ce sujet, personne ne voudra le contredire. Je me souviens de façon plutôt vague d'une si-

L'hon. M. BENCH.

tuation comparable à celle-ci, lors de la dernière guerre, mais je me rends compte que le sentiment populaire n'a jamais été aussi échauffé. Je n'exagère pas en disant qu'il est voisin de l'hystérie. Il faut savoir bien se raisonner pour ne pas être emporté dans le torrent des passions populaires qui menacent le pays. Je ne saurais mieux décrire la situation présente qu'en citant un article qui a paru récemment et qui est dû à la plume d'un homme distingué, un ancien combattant de la Grande Guerre qui a reçu plusieurs blessures graves et qui est revenu dernièrement d'une visite de cinq mois à nos troupes d'outre-mer. Il s'agit de M. Leslie Roberts. Je ne le connais pas personnellement et, à vrai dire, si je ne me trompe, c'est la première fois que je lis ses écrits. Voici ce qu'il dit dans une colonne qui lui est consacrée, dans le numéro du 1er décembre du *Canadian Mining Reporter*, imprimé à Toronto :

Ce qui frappe d'abord le voyageur qui revient au pays après cinq mois d'absence et qui descend de la passerelle d'un transport de troupes pour tomber en pleine crise au sujet de la conscription, c'est que le Canada est soudainement pris d'une crise de folie rugissante. Après avoir circulé, cependant, au milieu de ses concitoyens, il se rend compte que ce qui arrive réellement c'est que le peuple canadien se débat contre des obstacles presque insurmontables pour conserver sa raison dans une rafale de confusion poussée par une presse frénétique et des politiciens cyniques qui posent aux patriotes. Un peuple dont l'effort de guerre sans égal a été accompli en dépit des difficultés les plus hasardeuses qu'aient connus les pays démocratiques, a soudainement été poussé au point de sombrer presque dans une démence précoce.

Voilà, honorables sénateurs, une langage corsé, je l'admets, mais il exprime la façon dont j'envisage la situation mieux que j'aurais pu le faire. Le feu d'anciennes jalousies de race et d'animosités politiques qui couvait sous la cendre s'est ranimé et la situation n'augure rien de bon pour l'avenir du pays. Heureusement que les flammes n'ont pas dégénéré en conflagration nationale mais semblent s'être apaisées. Néanmoins, nous porterons pendant plusieurs années les cicatrices de cette blessure à notre unité nationale. Je tiens responsable d'une telle situation une certaine section de la presse du pays qui, par tous les moyens à la portée des rédacteurs—caricatures dans les colonnes de nouvelles, articles spéciaux en page frontispice, lettres anonymes de nos soldats et opinions de ses lecteurs,—ont joué sur les affections et les angoisses des citoyens canadiens jusqu'au point de surexcitation. La situation actuelle n'est pas l'effet d'un sursaut spontané de l'opinion publique sur cette importante question, tel que la traduirait une presse indépendante. Elle est la conséquence d'une propagande préméditée qui se poursuit depuis de longs mois et qui